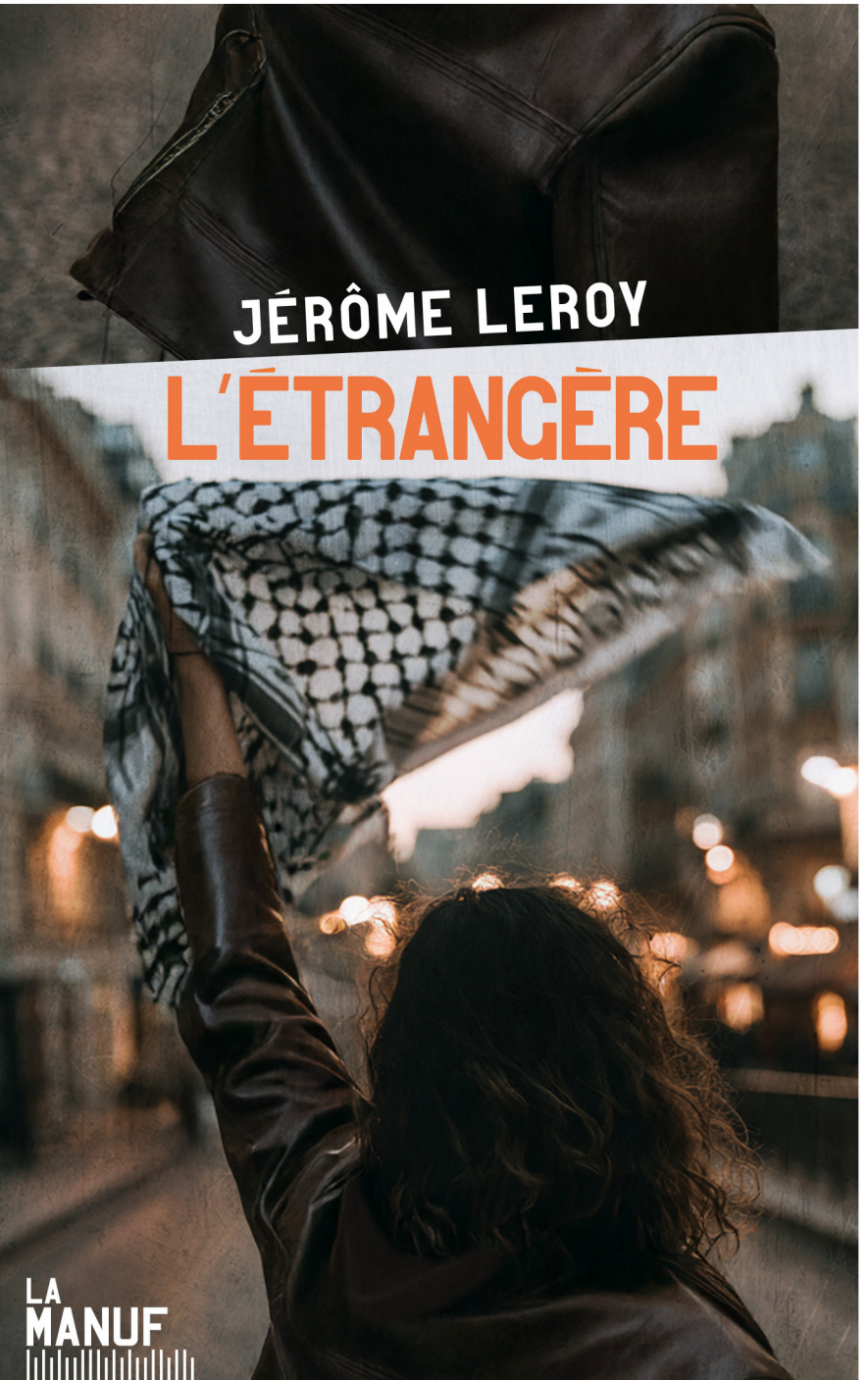

JÉRÔME LEROY
L'ÉTRANGÈRE
LA MANUF

L'ÉTRANGÈRE

JÉRÔME LEROY

L'ÉTRANGÈRE

ROMAN NOIR

la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-394-6

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Dominique

« *Là, de la Palestine il étend la frontière,*
Il y joint l'Arabie et la Syrie entière. »

Racine, *Bérénice* (acte I, scène 4)

« *Un enfant a dit*
je sais des poèmes
un enfant a dit
chsais des poésies »

Raymond Queneau, *L'Instant fatal*

« On avait bien tort de rêver de drames noirs, tout se déroulait avec une bonhomie charmante. »

Émile Zola, *Une page d'amour*

1.

Ainsi, c'est ce genre de pensées qui vient à l'esprit de Frédéric Durtal en ce moment : la France est belle. Pas tout le temps, pas partout, mais elle est belle. D'une beauté d'autant plus émouvante que tout le monde se doute bien qu'il n'y en a plus pour très longtemps, que tout s'effondre de plus en plus vite.

Frédéric Durtal en est le premier surpris. Il n'a, tout au long de sa vie, jamais pris garde à la douceur des choses.

Si ça arrive maintenant, c'est peut-être bien parce que Frédéric Durtal va mourir.

Aujourd'hui, demain, dans un mois, dans un an…

Frédéric Durtal ne sait pas la date mais il est sûr que la mort viendra et qu'elle aura les yeux

de Sakina Abu Nada. Ou plus exactement que la dernière chose qu'il verra, en mourant, ce sera les yeux de Sakina Abu Nada. Pour autant que le bonheur puisse trouver son chemin dans la psyché dévastée de Frédéric Durtal, cette perspective le rend presque heureux.

Naguère, on a dit à Frédéric Durtal de démissionner de la police. Il l'aurait fait de toute manière. On lui a dit de se faire oublier. C'est ce que Frédéric Durtal a toujours voulu, en fait, depuis l'enfance. Il n'arrive pas à le formuler aussi clairement qu'un philosophe roumain, mais il souffre depuis toujours de l'inconvénient d'être né. On lui a dit qu'on lui verserait une pension d'invalidité parce que la République est bonne fille. On lui a dit ça. Sans rire. « Bonne fille. »

On lui a dit de foutre le camp. On lui a dit de fermer sa gueule. Surtout de fermer sa gueule de vilain con alcoolique et incompétent. Pour l'alcoolisme, Frédéric Durtal en convient aisément. Pour l'incompétence, ça se discute. Frédéric Durtal les a quand même bien baisés. Beauséant, Loudéac, Peyrade, Corentin et toute la bande. C'est sa seule consolation.

On lui a étrangement laissé son arme de service. Non, pas étrangement. On la lui a laissée pour que Frédéric Durtal en finisse de lui-même.

Cela arrangerait tout le monde.

Qui est ce « on », qui est ce « tout le monde » ? Le lecteur le découvrira bien assez tôt.

Il est vrai que Frédéric Durtal y pense chaque matin, à se faire sauter le caisson. Dès son réveil, après deux ou trois heures de mauvais sommeil. Il s'étire, il a mal partout, comme un vieux. Surtout du côté de son genou gauche.

La première chose que Frédéric Durtal constate, sous les draps qu'il se promet de laver un de ces jours, c'est qu'il ne bande plus. Adieu les *morning glory*. Mais bon, pour être honnête, cela faisait un bon bout de temps qu'il avait des aubes flaccides, bien avant l'affaire Sakina Abu Nada.

La faute à l'âge, aux médocs, à l'alcool.

Frédéric Durtal regarde ensuite avec soulagement et amitié sur la table de nuit son Sig Sauer SP 2022. Noire et compacte, l'arme est posée entre les boîtes d'anxiolytiques, les antidépresseurs, la bouteille de gnôle donnée par le voisin et un recueil de poésies de Sakina Abu Nada, *Flottilles*. La couverture blanche est tachée. Les pages sont cornées.

Frédéric Durtal a toujours bien aimé le Sig Sauer. Quand on l'a remplacé progressivement dans les services par le Glock 17 dernière

génération, il s'est arrangé pour le garder. Frédéric Durtal a toujours été un homme d'habitudes. Cela arrive souvent aux célibataires.

Alors, ce matin, encore allongé, Frédéric Durtal prend l'arme, la met dans sa bouche. Il sait qu'il y a une balle dans la chambre. Il sait que c'est rare, en appliquant le canon sous le palais, de se rater avec du 9 mm. Ça arrive, mais c'est rare.

Et s'il renonce, c'est que ce matin encore, la France est belle.

Frédéric Durtal le devine à la lumière qui filtre par les volets dans la maison glaciale parce qu'on est déjà en octobre et qu'on est sur le Plateau de Millevaches.

Frédéric Durtal repose l'arme.

Frédéric Durtal se lève.

Frédéric Durtal ne sait plus où il a foutu sa béquille.

La faute à la gnôle : une eau-de-vie de sureau qui titre à un degré insoupçonné.

Frédéric Durtal va en boitant à la fenêtre.

Frédéric Durtal l'ouvre.

Le grincement des vieux volets lui rappelle peut-être des images de vacances dans les années soixante-dix, une plage dans l'Hérault, un bruit de cerf-volant, maman qui court avec lui.

Comme Frédéric Durtal est nu, il frissonne. Ses poils gris sur ses pectoraux qui tombent et son gros bide se dressent vaguement tandis que sa bite au contraire se recroqueville encore plus, si c'est possible.

Le paysage apparaît.

Frédéric Durtal sourit, ce qui est rare.

Brume bleue et dorée, silence de commencement du monde, soleil au-dessus du lac de Vassivière.

Rouge comme un poème de Sakina Abu Nada, le soleil.

À force de relire le recueil, Frédéric Durtal, qui était un élève qui n'apprenait jamais ses récitations et un adulte à la mémoire trouée par les benzodiazépines, en connaît pourtant plusieurs par cœur :

« Le soleil, aujourd'hui,
Je me le suis donné. W
Je peux montrer aux gens
Comment c'est, la lumière. »

Sa gueule de bois s'estompe.

C'est la magie du Plateau, comme dirait le voisin.

Le voisin vit seul. Comme lui.

Dans une ferme abandonnée. Comme lui.

Il est vieux, crasseux, désespéré. Comme lui.

En d'autres temps, cela aurait peut-être suffi à faire une amitié. Frédéric Durtal ne connaît même pas le nom du voisin. Juste le prénom, Thierry. Un prénom d'homme de son âge. Il connaît en revanche très bien son eau-de-vie de sureau.

Fabrication maison.

Frédéric Durtal se met à pleurer. Les larmes du matin. Il est là, accoudé à la fenêtre, nu devant la splendeur matinale et il pleure. Ni de joie, ni de désespoir. Il pleure, c'est tout.

Frédéric Durtal est habitué à ce phénomène. Il laisse couler. Il ne sait pas sur quoi il pleure. Les psys de la police ne lui avaient pas donné de réponse. Les psys de la police lui disaient : « C'est un symptôme, lieutenant. » Frédéric Durtal était de plus en plus souvent mis sur la touche à cause des rapports sur son état qui filaient direct à la hiérarchie. Secret médical, mon cul.

Il attend que ça s'arrête, les larmes. Ça s'arrête toujours. Il se demande si c'est une bonne chose, que ça s'arrête.

Maintenant, c'est un grand soleil d'automne sur le Plateau.

Frédéric Durtal voit la ferme de Thierry, vers l'est. Vers l'ouest, au-delà des arbres, c'est la tourbière du Longeyroux. Quand Frédéric Durtal

est arrivé dans le coin, un peu par hasard, et qu'il a loué pour rien ce trou meublé dans une agence immobilière d'Eymoutiers, il a essayé de traverser la tourbière, impressionné par le silence de midi. La texture caoutchouteuse du sol l'a vite épuisé. Sa béquille s'enfonçait, son genou souffrait.

Frédéric Durtal entend un coup de feu.

Il ne sursaute pas. Juste un fusil de chasse. C'est Thierry. Thierry chasse la bécasse et le lapin. Sans permis.

Les larmes s'arrêtent.

Il est temps de se faire un café. Il en reste. Pas encore besoin d'aller faire des courses à Peyrat-le-Château. Eymoutiers est plus près, mais c'est rempli de punks à chiens anarchistes et de néoruraux. Et puis parfois, entre les slogans peints autour de la gare, « Nique la SDAT », « La vie est trop courte pour s'épiler la chatte », « Des baisers, pas de la 5G », on voit des affiches avec Sakina Abu Nada. Frédéric Durtal n'a pas besoin de ça. Les poèmes suffisent.

Il avale un Anafranil. Cela n'empêche pas les rêves, cela ne les empêche plus. Il se douche à l'eau froide, pas pour se punir, encore qu'il en serait capable, mais parce que le chauffe-eau n'a jamais fonctionné.

Frédéric Durtal a la flemme de se raser. Au SDLP, Loudéac exigeait de ses hommes qu'ils fussent rasés de près. Loudéac était un chef peu sûr de lui et le propre du chef peu sûr de lui, dans la police comme ailleurs, est d'emmerder son monde.

C'est absurde, ces poils qui reviennent obstinément sur le visage. Ça pousse après la mort. Ce n'est pas une légende. Frédéric Durtal se souvient de l'exhumation d'un truand, à ses débuts. Une vraie barbe de patriarche sur un visage cireux aux orbites vides. Ça avait surpris tout le monde.

Sa barbe de trois jours, à lui, le vieillit, elle est mitée, elle est miteuse mais il n'est pas un cadavre.

Pas encore.

Frédéric Durtal s'habille. Jean troué de punk à chiens pelaud – c'est bien la peine d'en dire du mal –, qu'il enfile en grimaçant à cause de son genou gauche, tee-shirt blanc douteux, pull à col rond en cachemire, cadeau d'une ex qui travaillait dans un magasin de fringues sur le boulevard Saint-Germain.

C'était il y a si longtemps : le pull réussit l'exploit d'être élimé et de pelucher en même temps, il est troué ici et là, il est confortable comme le malheur.

Frédéric Durtal glisse le Sig Sauer dans son dos, entre le pull et le tee-shirt. Un réflexe absurde. Ou alors un observateur extérieur, le narrateur, par exemple, pourrait voir dans ce geste un désir de se protéger, contradictoire avec les pulsions suicidaires de notre personnage.

Le café a passé. Frédéric Durtal le verse dans un mug « Vacances en Limousin, c'est vachement bien », historié d'une vache de bonne humeur, et l'allonge avec la gnôle en avalant un Xanax.

Frédéric Durtal sort, va s'asseoir sur un banc adossé au mur, exposé plein sud, au soleil frisquet. Il offre sa tronche à la lumière. Il est bien. Il entend le vent dans les arbres, il porte de temps en temps le mug bovin hilare à sa bouche et boit des gorgées de café arrosé.

Frédéric Durtal se sent comme dénoué. Il profite, ça ne va pas durer longtemps.

Il y a du vent dans les arbres, oui décidément, et il aime ça. Des oiseaux chantent. Il ne sera emmerdé par rien. Il n'a plus de smartphone. Juste un vieux téléphone portable prépayé qu'il garde dans un tiroir pour lire de temps en temps un SMS auquel il ne répond pas. Un SMS qui vient toujours du même numéro. Sinon, qui l'appellerait et qui appellerait-il ?

Frédéric Durtal n'achète pas non plus les

journaux. Il s'estime assez renseigné sur le monde tel qu'il ne va pas.

Il n'écoute pas de musique, ne regarde pas la télé antédiluvienne dans le salon. Il se contente des poèmes de Sakina Abu Nada.

Frédéric Durtal s'enfonce dans un faux sommeil, mou comme la tourbière, conscient malgré tout du Plateau de Millevaches autour de lui, de l'air piquant, du soleil tiède. Frédéric Durtal se voit sur une carte de France, tout au milieu. Point minuscule adossé au mur de pierres sèches.

Extase géographique brève, mais intense.

Frédéric Durtal attend.

Frédéric Durtal attend qu'on vienne le tuer. Attend celui ou celle qui s'en chargera.

Ce pourrait être par exemple Thierry qui arrive sans se presser, son fusil de chasse en bandoulière. Thierry pénètre dans le pré devant la maison, il a un chapeau informe et deux lapins qui pendent au bout d'une ficelle. Thierry est mince, maigre même, et très grand, le teint cuit. Il avance en fendant les herbes hautes. Il fait un peu le même bruit que le vent dans les arbres.

Deux vers de Sakina Abu Nada remontent à la mémoire de Frédéric Durtal :

« Mon Pays Perdu a connu les saisons mortes
Où les loups se nourrissent du vent »
Thierry est un loup qui se nourrit de vent.

– Bonjour Frédo…
– Bonjour Thierry.
– Tu veux un lapin ?
– Je ne saurais même pas comment le préparer.
– Tu m'offres un verre ?

Frédéric Durtal se lève. Il est un peu étourdi, s'accroche à sa béquille. Frédéric Durtal se demande s'il aurait le temps de prendre son Sig Sauer dans le cas où Thierry le braquerait avec son fusil de chasse, dont nous préciserons pour les amateurs qu'il s'agit d'un vieux Manufrance Falcor à canons superposés de calibre 20, pour l'instant chargé de deux cartouches à plomb de 6.

Thierry sourit d'un bon sourire édenté :

– Tu veux que je t'aide ?

Frédéric Durtal fait un signe qui veut dire que non, ça va, t'es gentil mais ça va je t'assure.

Les deux hommes entrent dans la cuisine.

– T'as une boutanche de rouquin ? C'est tôt quand même pour la gnôle.

Frédéric Durtal a. Il le fait marrer, Thierry, avec son argot du monde d'avant. Une coquetterie d'ermite.

Ils s'assoient dans la cuisine qui a été installée à l'époque où les truands parlaient ce genre d'argot, on va dire sous la présidence du Conseil d'Henri Queuille, qui était du coin d'ailleurs.

Frédéric Durtal, qui est resté un peu flic tout de même, se demande si Thierry n'a pas fait partie d'une de ces communautés du Plateau où des jeunes gens surdiplômés font de la permaculture en attendant l'insurrection qui vient ou la fin du monde, au choix. Thierry est plus cultivé qu'il en a l'air. Du genre ancien maître-assistant en études décoloniales à Nanterre. Si ça se trouve, il a côtoyé Sakina Abu Nada. Mais non, elle est trop jeune. Thierry a dû faire le black bloc à l'occasion, pendant la loi Travail ou les Gilets Jaunes, avant de s'installer avec les minima sociaux dans un phalanstère d'ultragauche à Faux-la-Montagne ou à Gentioux. Il a dû finir par s'engueuler pour des histoires de toilettes sèches ou de déviationnisme campiste et il s'est tiré tout seul dans sa cabane pour prendre le Thoreau par les cornes.

Peut-être fiché S.

Du gibier pour cette salope de major Corentin.

Mais Frédéric Durtal s'en fout désormais : tous les deux, maintenant, saucissonnent sur la toile

cirée et boivent le vin sulfité d'une coopérative des coteaux de la Vézère.

Ils vont faire ça toute la journée, sans beaucoup parler.

De grosses mouches tardives arriveront à se faufiler à travers les rubans colorés et caoutchoutés qui pendent à la porte, rubans dont c'est pourtant le boulot d'empêcher les mouches d'entrer. Le beau temps d'octobre paraîtra encore plus beau à travers les vitres sales, parce qu'il ne sera qu'une promesse.

Le soir, s'il n'est pas trop ivre, Thierry dépiautera un des deux lapins. Il l'éviscèrera, le découpera en morceaux avec un hachoir rouillé, expliquera à Frédéric Durtal comment le préparer, puis il s'en ira dans la nuit.

Oui, finalement, cela pourrait devenir une amitié.

2.

Mais non, ce ne sera pas une belle amitié qui va naitre parce qu'à l'heure où Frédéric Durtal émerge péniblement, cette « salope de major Corentin », comme l'appelle fort inélégamment notre personnage, quitte la porte d'Orléans à bord d'une voiture hybride chinoise de marque BYD, modèle Sealion 5 DM-i bleu nuit.

Le major Corentin n'est pas contente, car la voiture prévue pour elle par le service est une soucoupe volante niaquouée qui lui parle à tout bout de champ avec des voyants partout et une ouverture des portières tellement bien cachée qu'elle demande un diplôme d'études supérieures pour la trouver.

Ils auraient pu la faire rouler français, merde.

Le major Corentin, alors qu'elle arrive au large de Longjumeau, se demande si la technologie ne

chercherait pas, par hasard, à nous humilier. Le major Corentin est une philosophe qui s'ignore. Le major Corentin se pose les bonnes questions pour comprendre les temps qui sont les nôtres. En tout cas, elle les pose mieux que les guignols des chaînes d'infos en continu qu'elle regarde avec mépris.

Le seul homme politique qu'elle respecte, c'est le ministre de l'Intérieur, Patrick Beauséant. Que fout-il dans le gouvernement de cette pétasse de Nathalie Séchard ? Pourquoi même l'a-t-il ralliée ? Le major Corentin ne veut pas le savoir : elle doit tout à Beauséant, elle éprouve envers lui une fidélité féodale. Comme envers le commandant Peyrade avec qui elle baise de temps en temps dans des étreintes brèves mais satisfaisantes.

Il faut savoir, avant d'aller plus loin, que le major Corentin est une femme froide, compétente et méchante, à la blondeur hitchcockienne. Elle a un chignon pas aussi compliqué que celui de Tippi Hedren dans *Les Oiseaux* mais elle est à peine moins glaciale. Il n'y a que le commandant Peyrade qui lui fait ça bien, qui la dégèle. Le major Corentin ne le dira jamais, mais il a été le premier à lui faire prendre son pied.

Le silence absolu de la Sealion 5 DM-i chinetoque perturbe Corentin, l'angoisse, même. Malgré sa petite quarantaine athlétique, elle est une femme du monde d'avant. Une voiture, c'est un moteur thermique et un moteur, ça fait du bruit. Un homme est un homme, une femme est une femme et un curé doit porter une soutane, elle ne sort pas de là.

En plus, le major Corentin a oublié de télécharger sa compil de trash metal brésilien sur le smartphone dédié à la mission. Elle dépasse Orléans, doit patienter dans un ralentissement.

Elle n'arrive pas à comprendre comment fonctionne cette radio de merde pour pangolins. Le major Corentin s'adosse de nouveau dans le fauteuil ergonomique de la bagnole, s'étire et ne peut empêcher les souvenirs de se presser au portillon. Le major Corentin déteste ça. Le major Corentin qui donne assez souvent la mort, autant qu'elle risque la sienne propre, préfère vivre dans une espèce de présent perpétuel.

La veille au soir, le major Corentin et le commandant Gabriel Peyrade dînaient ensemble dans un restaurant de viande rouge près de la gare Montparnasse. Peyrade a un grade sans rapport avec sa réelle influence dans la police.

D'abord parce qu'il est un homme lige des réseaux Beauséant qui noyautent une bonne partie de l'appareil policier depuis des années, bien avant qu'il devienne le ministre de l'Intérieur de la présidente Séchard. Ensuite parce qu'il est le fils du général Peyrade, haut dignitaire de la gendarmerie en retraite mais toujours influent et ancien compagnon d'armes de Beauséant.

Beauséant est un ancien para, le général Peyrade aussi. Quand ils étaient jeunes, ils avaient sauté tous les deux sur Kolwezi avec le 2e REP en 1978. Pour distinguer les deux hommes, Gabriel Peyrade et son père, on les appelle respectivement Peyrade le jeune et Peyrade l'ancien. Et Peyrade le jeune est le filleul de Beauséant qu'il appelle toujours « Parrain » comme un môme. Officiellement, Peyrade et elle bossent à la DGSI. Officieusement, ils sont les éléments de pointe de la garde prétorienne de Beauséant.

Beauséant n'aime pas évoquer ses souvenirs d'ancien combattant et quand il le fait, autour d'un whisky dans sa gentilhommière des Tourailles, entre Meung-sur-Loire et Saint-Dyé, le soir, devant la cheminée, c'est qu'il prépare quelque chose, c'est qu'il va encore demander au major Corentin et à Peyrade de monter une opération pourrie, comme avec Sakina Abu Nada.

Ça n'avait pas tourné comme on aurait voulu,

ça avait été objectivement une catastrophe mais enfin on avait relativement limité les dégâts.

On roule au pas, maintenant.

Le major Corentin s'impatiente. L'affaire Sakina Abu Nada aurait pu finir encore plus mal. Comme celle, il y a douze ans maintenant, quand elle était seulement brigadier et qu'un ponte de l'anti-terrorisme qu'on appelait encore la DCRI avait décidé de monter un coup qui sentait mauvais.

À l'époque, elle ne connaissait Peyrade le jeune que de vue, et encore moins Beauséant qui n'était plus qu'un sénateur de l'Essonne après avoir eu des portefeuilles de secrétaire d'État à la Sécurité sous Pasqua et Sarko, notamment.

À la DCRI, Corentin avait remarqué Peyrade le jeune parce qu'elle le trouvait pas mal mais aussi parce qu'il avait une aura étrange, comme s'il était intouchable. Il traînait dans les couloirs et les bureaux de Levallois-Perret, souvent en conférence avec des hommes supérieurs en grade qui le traitaient d'égal à égal, le faisaient participer à certaines réunions confidentielles. On ne savait pas ce qu'il maquillait au juste, et ceux qui savaient préféraient se taire.

Le ponte de la DCRI avait monté un commando de trois flics dont Corentin, très bien notée et

connue pour ses sentiments disons mitigés envers l'islam. Objectif : buter un imam modéré en région parisienne.

Au couteau de boucher. Histoire de déclencher une rafle dans les milieux salafistes et fréristes, une très grosse rafle. Et les lois antiterroristes étant ce qu'elles sont, le service en profiterait pour dégager deux ou trois squats anarchistes, deux ou trois ZAD et perquisitionner dans les milieux autonomes.

Seulement rien ne s'était passé comme prévu. Le commando était tombé sur une patrouille de la BAC, juste devant chez l'imam, un pavillon de Bagneux. Les baqueux n'avaient pas cherché à comprendre, comme d'habitude, en voyant qu'on forçait la grille de l'imam. Ils avaient tiré. Corentin et ses deux collègues avaient riposté. Bilan : trois baqueux blessés, un mort. Le mort, Corentin était certaine que c'était elle. Si elle était bien notée, c'était aussi pour ses performances au tir.

Elle avait été la seule à pouvoir s'enfuir quand d'autres patrouilles de flics étaient arrivées.

Elle avait coupé toutes les communications. Elle avait disparu de la circulation. Squats de la Goutte-d'Or, hôtels de zone commerciale, planques de la DCRI qu'elle savait inoccupées comme ce F2 à Meaux. Capuche sur la tronche

pour éviter les caméras de surveillance. C'était ce qu'il y avait de plus compliqué puisque chacun le sait, l'Île-de-France est devenue une vaste caméra de surveillance.

Elle avait jeté tous ses papiers, son portable, tout, vraiment tout. Sauf son Browning GP 35, celui qui avait tué le baqueux. Elle lisait *Le Parisien* dans des bars excentrés. Ça chiait. Bavure inexcusable. Initiative malheureuse et personnelle de deux policiers de l'antiterrorisme. Des proches de l'ultradroite.

C'était bidon. La hiérarchie les lâchait. On parlait d'un troisième homme qui se serait échappé. On démentait du côté de la DCRI. Il y avait l'IGPN qui cherchait à savoir : ce troisième homme, tout de même, les agents de la BAC ne l'avaient pas inventé.

Corentin n'avait plus de liquide au bout d'une semaine. Elle avait pensé à aller secouer des indics. Si ses chefs avaient lâché les deux autres, ils la lâcheraient aussi, voire pire puisque, officiellement, elle n'avait jamais été là.

Alors elle avait pensé à ce commandant. Ce Peyrade. Une intuition. Elle avait tenu encore une semaine. Se disant que c'était une connerie. Mais en mangeant un cassoulet à même la boîte dans un Formule 1 avec vue sur un Conforama, elle

avait craqué. Elle avait acheté un portable prépayé avec son dernier billet de cinquante balles, elle avait appelé la DCRI, demandé le commandant Peyrade, en se faisant passer pour une indic.

Peyrade l'avait écoutée, il lui avait fixé un rendez-vous dans un couscous du XVIII^e^. Elle était arrivée en avance, pour vérifier que ce n'était pas un coup de vice, avec des collègues planqués un peu partout. Elle avait pris une table dans le coin, commandé une bouteille de Boulaouane, des olives. Elle avait posé son GP 35 sur les genoux : elle ne savait pas si Peyrade venait pour l'arrêter, la buter ou la sauver. De toute manière, elle ne terminerait pas en prison.

C'était la troisième option qui s'était révélée la bonne.

– J'ai tout arrangé, avait dit Peyrade.

– Pourquoi vous faites ça pour moi ? C'est quoi le prix à payer ?

Peyrade avait bu un verre de Boulaouane en picorant une olive. La façon dont il avait retiré le noyau de sa bouche en le reposant sur le bord de la coupelle avait provoqué chez elle un bref émoi érotique.

– Vos états de service, votre dossier, Corentin. La certitude que nous avons la même conception de l'ordre. Et puis j'ai des projets pour vous.

Peyrade n'avait pas menti. Elle était retournée à Levallois-Perret, aussi pure qu'une enfant de Marie. Des ordres de mission avaient été trafi-cotés. Officiellement, elle était infiltrée depuis six mois dans un groupe de zadistes sur le Plateau de Millevaches opposés à un projet de porcherie industrielle. Elle ne pouvait donc pas avoir fait partie du groupe de l'imam. L'IGPN n'y avait rien trouvé à redire. Elle ne savait pas ce qu'on avait promis aux deux autres flics mais ils n'avaient rien lâché pendant le procès, surtout pas son nom.

Et deux jours après, le commandant Peyrade la présentait à son parrain, Beauséant, dans son bureau du Sénat : grande photo de De Gaulle, une autre plus petite avec Beauséant entre Chirac et Pasqua.

– J'ai toute confiance en Gabriel. Vous faites partie de la famille désormais, brigadier Corentin.

Le bouchon après Orléans se dissout.

Le major Corentin se dit que c'est drôle, le Plateau de Millevaches, c'est justement là qu'elle va. Beauséant, aux Tourailles, où elle lui sert d'officier de sécurité à l'occasion, lui a fait comprendre que finalement, c'était une connerie de laisser Frédéric Durtal dans la nature. Qu'elle fasse le nécessaire.

Pas trop tôt, a-t-elle pensé en regardant le ministre qui levait à sa santé un verre de whisky Nikka Yoichi dix ans d'âge.

Pas trop tôt pour en finir avec ce déchet, cette raclure et mettre un point final à cette affaire Sakina Abu Nada.

– Où on va le trouver, monsieur le ministre ?

Il lui a fait un clin d'œil.

– N'insultez pas mon intelligence, major.

Beauséant savait. Beauséant savait que malgré le deal passé avec Durtal, via Loudéac, le boss du Service de la Protection, Corentin n'avait pas voulu le perdre de vue. Durtal avait beau vouloir disparaître, il s'était pendant un moment servi de son smartphone et de sa carte de crédit. Entre les coups de fil passés à des agences immobilières de Limoges et d'Eymoutiers et des retraits dans diverses banques altiviennoises, creusoises et corréziennes, elle l'avait vite logé. Le Plateau de Millevaches, quel branque ! C'était aussi gai que l'Irlande sans la mer. Corentin avait même l'adresse. Elle aurait pu prendre l'initiative. Beauséant n'aurait pas apprécié.

Le ministre s'est levé de son fauteuil club, lui a tourné le dos pour aller à la baie vitrée avec vue sur la Loire. C'était une lumière très douce de fin d'après-midi, en automne. Il a décidé de ne pas se laisser prendre à cette tendresse du crépuscule

et s'est retourné vers Corentin. Il portait bien sa septantaine cambrée. Un maintien stendhalien de Julien Sorel aux cheveux blancs.

– Vous savez, les deux plus grands dangers pour un responsable politique qui veut durer, ce sont les traîtres et la contemplation lyrique du monde. Le romantisme est une plaie. Je vous trouve un peu trop romantique, Corentin, si je peux me permettre.

– Pourquoi, monsieur le ministre ?

– Je ne voudrais pas que votre haine de Durtal vous aveugle.

Il s'est approché d'elle, lui a mis la main sur l'épaule en se penchant légèrement.

– Restez la remarquable professionnelle que vous êtes, major. J'ai encore beaucoup de grands projets pour vous.

Un bref instant, elle s'est demandé si Beauséant n'avait pas envie d'elle. Mais non, il avait une vie familiale irréprochable de banalité.

– Bien sûr, monsieur le ministre, mais pourquoi maintenant ?

– Parce que cela aurait fait beaucoup, juste après l'affaire Sakina Abu Nada et la situation politique qu'on a connue. Ça a fait du bruit, tout de même. Le seul avantage de notre époque, c'est qu'on oublie tout très vite. L'affaire Sakina Abu Nada n'est plus d'actualité. On peut donc

s'occuper de Durtal. Il a été amené à fréquenter une poétesse palestinienne, très belle, très intelligente. Il pourrait lui venir l'envie d'écrire, de se confier…

– Il est bien trop con pour ça, monsieur le ministre.

Beauséant a souri :

– Vous voyez, vous n'êtes pas objective. Et même en admettant que vous ayez raison, il pourrait toujours se confier à un journaliste. Alors, vous me réglez ça pour la fin de la semaine prochaine ?

– Ce sera fait, monsieur le ministre.

– Merci, major. Je vous ressers un verre ?

Et voilà pourquoi, en ce mercredi d'octobre, un SUV chinois, une femme blonde et féroce à son bord, file à grande vitesse dans un Berry d'éoliennes et de nuages aux architectures mouvantes dans le ciel bleu, après avoir contourné Vierzon.

Le major Corentin s'arrête brièvement à l'aire des Champs d'Amour pour satisfaire son envie d'uriner et se recharger en caféine. Elle arrive à Châteauroux et, quand on est à Châteauroux, Limoges n'est pas très loin. Le major Corentin met alors le GPS sur son smartphone, car elle

n'a pas envie de s'énerver avec la technologie jaune et incompréhensible.

Encore une grosse heure et elle arrive, par un chemin creux, à proximité de la ferme où vit Frédéric Durtal. Elle se gare au bout du pré par lequel, tout à l'heure, Thierry et ses lapins morts sont passés. Elle voit ce qui doit être la voiture de Durtal, une vieille Volvo S40 produite sous le président Hollande. Elle est habillée d'un tailleur pantalon noir et de baskets. Sous la veste du tailleur, il y a son Glock 17 car elle n'a pas la nostalgie du Sig Sauer, elle n'a la nostalgie de rien du tout d'ailleurs.

Elle espère que cet affreux est chez lui.

Elle entre dans la ferme en traversant le rideau de rubans caoutchoutés.

Frédéric Durtal est là mais il n'est pas tout seul. Un type dans son genre est assis en face de lui.

Et merde.

Elle enregistre tout, la pièce sombre et sordide, la cuisine obsolète, la bouteille de vin et le saucisson, l'odeur typique d'hommes qui n'ont plus grand-chose à faire des rapports humains, le fusil de chasse posé à un bout de la table, la mouche qu'elle écarte d'un geste agacé.

Comme les deux hommes ne parlaient pas, il est impossible de dire que le silence s'épaissit. C'est pourtant l'impression qu'elle a.

Frédéric Durtal la reconnaît, évidemment.

Le major Corentin sort son Glock.

Elle est assez surprise parce que les deux abrutis confits dans l'alcool ont une réaction aussi rapide qu'inattendue.

Un Sig Sauer est dans la main de Frédéric Durtal.

Et le fusil de chasse dans celles de Thierry.

Trois coups de feu éclatent dans le midi calme.

En même temps.

Et c'est tout ce qu'on saura pour l'instant.

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

HERVÉ DELOUCHE
CORRECTION

ANNE LE TILLY
RELECTURE

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

YVAN CARDONA
IMPRESSION

COMMUNICATION ET COMMERCIAL
ALICE MARTIN

AGENCE TRAMES
RELATIONS PRESSE ET CESSIONS DE DROITS

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2027
IMPRIMÉ EN FRANCE